Document generated on 08/10/2025 7:28 a.m.

Études d'histoire religieuse

Robert Anthony Wright, *A World Mission: Canadian Protestantism and the Quest for a New International Order, 1918-1939*, Toronto, McGill-Queen's University Press, 1991, x-337 p. 45 $

Jacques Langlais, Ph.D.

Volume 59, 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1006873ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1006873ar

See table of contents

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)
1920-6267 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Langlais, J. (1993). Review of [Robert Anthony Wright, *A World Mission: Canadian Protestantism and the Quest for a New International Order, 1918-1939*, Toronto, McGill-Queen's University Press, 1991, x-337 p. 45 $]. *Études d'histoire religieuse*, *59*, 173–176. https://doi.org/10.7202/1006873ar

Tous droits réservés © Les Éditions Historia Ecclesiæ Catholicæ Canadensis Inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Robert Anthony Wright, *A World Mission: Canadian Protestantism and the Quest for a New International Order, 1918-1939*, Toronto, McGill-Queen's University Press, 1991, x-337 p. 45 $.

Les ouvrages qui osent aborder dans toute son ampleur le champ complexe de l'histoire des Églises chrétiennes au Canada sont rarissimes. Le dernier paru date déjà de 1972. Pour la période à laquelle s'intéresse l'A., il s'agit du livre de John Webster Grant, *The Church in the Canadian Era: The First Century of Confederation* (Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1972, xi-241 p.), lui-même le troisième d'une trilogie monumentale intitulée «A History of the Christian Church in Canada» et publiée sous la direction de Grant lui-même[2].

L'ouvrage de Robert Wright est le fruit d'une thèse de doctorat récente (Queen's, 1989), donc exceptionnellement documentée et bien charpentée. L'A. y mène de front une recherche qui porte sur cinq grandes pistes, à savoir les Églises anglicane, méthodiste, presbytérienne, Unie et baptiste. Il analyse leur réaction aux grands défis historiques des années 20-30, depuis la naissance d'un nouvel ordre international avec la Société des Nations (Genève 1920) puis l'échec du désarmement, la montée du communisme dans le monde et des nationalismes en Asie, l'aide aux victimes de la première Guerre, la promotion de la Mission mondiale face aux cultures et aux religions, jusqu'aux retombées en Occident des messages conjugués du mahatma Gandhi et du pasteur et activiste japonais Toyohiko Kagawa, ainsi que la double menace du totalitarisme de Mussolini et d'Hitler et du militarisme nippon.

Si fouillée qu'elle soit, l'analyse de Wright se limite délibérément aux Églises anglicane et protestantes et de ce fait confirme la vision des historiens de cette époque qui décrivent la nation canadienne en termes de deux solitudes. Avec cette différence que la ligne de démarcation qui les sépare passe ici autant par la confessionnalité que par l'ethnicité. La vision du Canada «profondément ancrée» dans les Églises protestantes est celle d'une nation «anglo-saxonne et protestante» (p. 224). Cette vision va colorer, évidemment, leurs perceptions du tournant historique de l'entre-deux-guerres, de même que leurs prises de position face à une multitude de problèmes, comme par exemple leur réticence au principe

---

[2] J.W. GRANT a publié en 1988 une édition revisée de *The Church in the Canadian Era* (Burlington, Welch Publishing, 1988, xx-274 p.). Les deux premières parties de la trilogie sont *The Church in the French Era: From Colonization to the British Conquest* par H.H. WALSH et *The Church in the British Era: From British Conquest to Confederation* par J.S. MOIR, (Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1972, xiv-221 p. et xiii-230 p.).

de l'immigration non-anglophone, en particulier à l'immigration juive et asiatique.

L'histoire religieuse canadienne des débuts du 20e siècle commence à peine à se dégager des études encore fragmentaires qui lui sont consacrées. Pour leur part, les catholiques, anglophones comme francophones, attendent toujours une synthèse historique substantielle de leur commune évolution religieuse au cours de cette période qui a été un point tournant capital pour le Canada comme pour le reste du monde. Cette remarque vaut également et d'autant plus quand on l'applique à l'ensemble de la population canadienne et les mérites mêmes de l'ouvrage de Wright rendent plus patent encore le besoin d'une histoire intégrée, sinon des religions, du moins des Églises chrétiennes au Canada: catholique romaine, anglicane, protestantes, orthodoxes aussi, sans oublier leur effort missionnaire, au pays comme à l'étranger.

Cette question des missions étrangères occupe une place de premier plan dans l'étude de *A World Mission* (plus de la moitié du volume), et en cela il apporte un complément essentiel à l'oeuvre de Grant qui ne s'est attaqué jusqu'ici qu'aux «home missions» canadiennes[3]. Mais comme l'avait fait Lionel Groulx pour les missions protestantes[4], Robert Wright ignore complètement la présence missionnaire catholique partout où le mène son enquête dans les régions du monde où oeuvrent les protestants canadiens. Avec cette différence, et elle est capitale, qu'il situe son discours sur la Mission protestante dans le contexte socio-politique de l'époque, alors que Groulx, pressé par l'âge, ne fera que rassembler les données de la chronique fournies par chaque institut religieux, comme si ces hommes et ces femmes engagés dans le travail missionnaire de leur Église se mouvaient en vase clos.

Plusieurs découvertes attendent le lecteur francophone. Entre autres qu'en dépit de l'isolement des deux galaxies missionnaires, la protestante et la catholique, toutes deux auront connu une évolution d'un parallélisme qui peut surprendre: dans la première, on rêvait ni plus ni moins, au départ, d'un nouvel ordre international, entendez une christianisation de l'humanité par la mondialisation de la Mission (p. 124), rêve également caressé, bien qu'exprimé en termes différents, par les missionnaires catholiques. Ce rêve n'a pas toujours été exempt d'impérialisme religio-culturel et il s'épurera à mesure que se feront entendre les apôtres du respect des cultures, tel le méthodiste R.C. Armstrong (p. 160), à l'instar, du

---

[3] J.W. GRANT, *Moon of Wintertime: Missionaries and the Indians of Canada in Encounter Since 1534*, Toronto, University of Toronto Press, 1984, xx-316 p.

[4] Chanoine Lionel GROULX, *Le Canada français missionnaire, une autre grande aventure*, coll. Fleur de lys, Montréal/Paris, Fides, 1962, 533 p.

côté catholique, des jésuites du Québec admirateurs de Ricci et du Père Charles de Louvain, dans la Chine des années 30[5]. Découverte également de l'influence non négligeable que les missionnaires protestants, dont certains, comme John R. Mott, figurent au panthéon des écrivains canadiens-anglais, ont exercée sur la politique intérieure et extérieure du Canada – alors que leurs homologues catholiques donnent l'impression de travailler tout à fait en marge des affaires courantes du pays (ce qui reflète peut-être le poids réel des Canadiens francophones, et catholiques, dans la vie politique de la «nation canadienne» de l'époque).

Autres constatations: l'ouverture à l'oecuménisme chez les missionnaires protestants canadiens a précédé celle des catholiques d'au moins deux décennies – et près d'un demi-siècle si l'on part de la Conférence d'Edimbourg (1910) – elle était dominée à 80% par les Anglo-américains (p. 110). Au plan de la représentation du Canada à l'étranger, l'effort missionnaire protestant a dépassé de beaucoup celui du gouvernement canadien: en 1929, le Ministère des Affaires Extérieures disposait de 12 diplomates à l'étranger (concentrés à Londres, Washington, Paris, Genève et Tokyo), alors que dès 1920, les Églises protestantes entretenaient, en Asie surtout, mais aussi au Proche Orient, en Afrique et en Amérique Latine, le nombre imposant de 768 missionnaires, et cela à un coût sensiblement le même, soit deux millions de dollars (vs 1.75 million pour Ottawa) (p. 5). En dépit d'une forte identification des Églises protestantes canadiennes à l'univers anglo-saxon, leurs missionnaires ont été à la pointe de l'ouverture aux autres cultures et religions (p. 159) et à l'idée de collaborer avec celles-ci pour contrer l'irréligion et le «matérialisme» de l'époque (p. 166 et 176)[6]. Enfin, détail qui n'est pas sans intérêt pour les historiens francophones, si le «nationalisme» anglo-saxon des Églises protestantes a joué en faveur de la déclaration de la guerre par Ottawa en 1939 et de la conscription en 1942, en revanche un fort courant pacifiste a divisé l'Église Unie sur ces deux questions (p. 249).

Au sortir de cette lecture, l'ouvrage de Robert Wright s'impose comme un jalon important pour mieux connaître et comprendre la vie religieuse canadienne – et la vie canadienne tout court – de cette époque. La masse des données bibliographiques témoigne d'une recherche

---

[5] J. LANGLAIS, *Les Jésuites du Québec en Chine, 1918-1955*, travaux du laboratoire d'histoire religieuse de l'Université Laval, 3, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1979, pp. 148 ss.

[6] «L'identification croissante de l'Église canadienne et de ses responsables missionnaires avec ces leaders asiatiques [Gandhi et Kagawa] à la fin des années 20 et au début des années 30 a démontré, en somme, une attitude d'ouverture authentique aux non-Occidentaux de conviction religieuse profonde et un sentiment de libération intérieure face à l'ethnocentrisme étouffant qui avait longtemps marqué leurs perceptions du monde non-chrétien» (p. 196).

exhaustive et les analyses, aussi bien que les commentaires de l'historien, vont à la racine des problèmes. Un grand mérite de l'A., sinon le plus grand, sera d'avoir élargi le champ d'investigation des chercheurs à plusieurs domaines jusqu'ici peu explorés de la vie religieuse, et plus précisément chrétienne, au Canada. Cette tendance à reléguer la religion au domaine de «la vie privée» provient en grande partie d'une conception étriquée du religieux et de la dichotomie de plus en plus accentuée, à notre époque, entre le religieux et le séculier. L'approche multidimensionnelle de Wright permet d'éviter cet écueil.

Jacques Langlais, Ph.D.
Institut Interculturel de Montréal

* * *

Claude-Marie Gagnon, *La maison jaune: Les Soeurs de la Charité de Saint-Hyacinthe*, Montréal, Fides, 1990, 366 p. 30 $.

Le plan de cet ouvrage – préfacé par Benoît Lacroix – sur les 150 ans d'histoire de l'Institut des Soeurs de la Charité de Saint-Hyacinthe (1840-1990) ne manque pas d'étonner. Deux chapitres servent d'introduction (64 pages) et les huit chapitres suivants couvrent l'ensemble du sujet (p. 65-253). La conclusion tient en une seule page. Moins de deux cents des trois cent soixante-six pages de ce livre sont consacrées à l'histoire proprement dite de cet Institut.

Trois documents sont placés en annexe: le témoignage, sous forme d'interview à saveur publicitaire, d'une religieuse contemporaine; un Index (préparé par soeur Olive Dufault) des religieuses qui ont fait partie de l'Institut depuis sa fondation (nom, date d'entrée, de naissance, de profession perpétuelle, de décès ou de sortie, nom et occupation du père, nom de la mère), ainsi que la liste des lieux où s'est exercé leur apostolat (p. 267-352). Le texte est écrit de façon alerte, comme le faisaient espérer les qualifications de l'auteure, docteure en littérature.

C.-M. Gagnon s'est passionnée pour la figure de Marguerite d'Youville dont elle retrace la vie et l'oeuvre dans le premier chapitre. Elle y brosse aussi le profil du rôle tenu par ses héritières à la tête de l'Institut de Montréal, les mères Despins, Coutlée, Lemaire et Beaubien. C'est sous le supériorat de cette dernière qu'a eu lieu la fondation de Saint-Hyacinthe.

Le deuxième chapitre nous fait découvrir la figure du curé Édouard-Joseph Crevier, tenace initiateur et artisan de l'hôpital dont les quatre fondatrices prendront la direction pour desservir la région de Saint-Hyacinthe. Ces pages fourmillent de détails fort intéressants sur les familles,